

cette journée, ravi d'avoir observé les différentes opinions qu'il y avoit sur un si grand événement, & combien chacun est porté à envisager tout ce qui arrive par rapport à son état & à son intérêt particulier.

L.

LVI. DISCOURS.

— Non omnia possumus omnes.
VIRG. Ecl. VIII. 63.

Nous ne sommes pas tous capables des mêmes choses.

L'Affectation d'un caractère opposé au naturel ne réussit jamais, & ne sert qu'à rendre les hommes ridicules,

LA nature ne fait rien en vain ; le Créateur de l'Univers a destiné chaque Etre à un certain usage, & il a si bien déterminé la sphère de leur activité, ou la route qu'ils doivent suivre, que, s'ils viennent à s'en détourner le moins du monde, ils se rendent incapables de répondre au but de leur création. Dans l'économie civile, qui regarde les sociétés, il en est à peu près de même que dans la naturelle ; l'une & l'autre forment une espèce de chaîne,

où le desordre se met, dès qu'un seul chaînon y manque. Il est aussi clair que la plupart du ridicule qu'on voit entre les hommes, vient surtout de ce qu'ils affectent des caractères auxquels ils ne sont pas propres, & que la nature ne leur avoit pas destinés.

Chaque homme a une ou plusieurs qualités, qui le peuvent rendre utile à lui-même & aux autres : la nature ne manque jamais de les indiquer ; & pendant que l'enfant est sous sa direction, elle a soin de le conduire dans ses premières démarches ; elle s'offre même ensuite de le guider jusques à la fin de sa course. S'il l'accepte, il ne sauroit presque s'égarer : la nature est toujours exacte à s'acquitter de ses engagements ; comme elle ne promet jamais ce qu'elle n'est pas en état de tenir, aussi ne manque-t-elle jamais d'exécuter ce qu'elle promet. Le malheur est que les hommes dédaignent ce en quoi ils pourroient se rendre habiles, & qu'ils affectent des choses pour lesquelles ils ne sont pas nés ; ils se croient déjà les maîtres de ce à quoi leur génie les dispose, & ils tournent toute leur ambition à exceller dans ce qui n'est pas à leur portée : ils deviennent les ennemis de leurs talens,

à peu près comme les avares le sont de leur repos ; ils ne goûtent aucun plaisir dans la jouissance de ce qu'ils ont , par la sottise envie de vouloir obtenir ce qu'ils n'ont pas , & qu'ils n'obtiendront peut-être jamais.

Cléanthe a du bon sens, la mémoire heureuse, & un esprit , qui joint à la vigueur de son corps, le rend capable de la plus grande application : en mot , il n'y a pas une seule profession honnête où il n'eût pu réussir , & paroître même avec quelque éclat. Mais il ne veut pas s'y borner ; il est follement entêté du caractère d'un Gentilhomme poli ; toutes ses pensées tournent de ce côté-là , au lieu de s'appliquer à l'Anatomie, de fréquenter les Cours de Justice, ou d'étudier les Peres. *Cléanthe* lit des Comédies , il danse, il s'ajuste & il perd son tems à des visites inutiles ; au lieu d'être un fameux Avocat, un habile Ministre , ou un bon Médecin. *Cléanthe* est un vrai fat, & il sera l'objet du mépris de tous ceux qui le connoissent pour avoir mal appliqué ses talens. C'est à cette affectation que le monde est redevable de toute la race des fats qu'on y voit : la nature , dans toutes ses différentes scènes, n'a jamais donné un tel rôle à jouer ;

elle a quelquefois produit un innocent ; mais un fat est de la fabrique des hommes qui employent leurs talens d'une tout autre manière qu'elle ne l'exige. Aussi ne manque-t-elle pas de s'en ressentir, & de se venger tôt ou tard de ceux qui la croisent. On n'a guères plus de succès à la contrequarrer sur cet article, que dans la production des végétaux ; avec le secours de l'art & une bonne couche, l'on peut en extorquer une plante , ou une salade précoce ; mais quelle fadeur & quelle insipidité n'y trouve-t-on pas ? C'est l'emblème de *Valerien* & de la Poésie : *Valerien* a du savoir, il pense juste, il parle correctement, il est civil & poli ; en un mot, on le croyoit un génie universel ; & cela étoit si vrai, qu'il n'y avoit qu'une seule chose à laquelle il ne fût pas propre, il n'avoit point de talent pour la Poésie : malgré tout cela, il veut être Poète ; il fait des Vers, & il met son esprit à la torture pour convaincre la Ville qu'il n'est pas un génie aussi extraordinaire qu'on l'avoit d'abord cru.

Si les hommes se bornoient à greffer sur la nature, & à vouloir aider ses opérations, quel succès n'en devoit-on pas attendre ? *Cicéron* ne seroit pas le seul

Orateur, ni *Virgile* le seul Poëte, ni *César* le seul Général d'armée. Bâti sur la nature, c'est poser le fondement sur une roche; tout s'y place, pour ainsi dire, de soi-même, & l'ouvrage n'est pas plutôt commencé, qu'il est à moitié fait. Le génie de *Cicéron* le portoit à l'Eloquence, & celui de *Virgile* à cultiver les Muses; ils obéirent l'un & l'autre à leur instinct, & ils en furent dignement récompensés. Si *Virgile* eût suivi le Barreau, sa vertu franche & modeste n'y auroit pas trop brillé; & si l'Orateur *Romain* se fût adonné à la Poësie, son talent pour la Déclamation ne lui auroit presque de rien servi. La nature laissée à elle-même nous montre le meilleur chemin; elle ne veut pas qu'on la force, ni qu'on la contraigne; & si nous négligeons de la suivre, nous en souffrons toujours les premiers.

Par-tout où la nature a dessein de produire quelque chose, elle ne manque jamais d'en fournir les semences, qui ne sont pas moins nécessaires à la production des qualités morales ou intellectuelles, qu'à la formation des plantes; & je ne sai comment il arrive qu'un homme qui veut versifier en dépit de la nature n'est pas trouvé aussi ridicule, que

le seroit un Jardinier qui prétendroit avoir des jonquilles ou des tulipes sans le secours de leurs oignons.

Puisqu'il n'y a point de bonne ou de mauvaise qualité qui ne regarde les deux sexes, il n'y a nul doute que les Dames ne souffrent, pour le moins autant que les hommes, d'une affectation de cet ordre. On n'en sauroit mieux voir le ridicule que dans les deux caractères opposés de *Célie* & de *Rusticane*: la première est environnée de charmes & d'un naturel fort doux; mais elle n'a point d'esprit, & sa voix est très-désagréable: l'autre est laide & incivile, mais elle a de l'esprit & du bon sens. Si *Célie* vouloit garder le silence, ses spectateurs l'adoreroient; si *Rusticane* vouloit parler, ses auditeurs l'admireroient: mais *Célie* est une causeuse infatigable, & *Rusticane* se donne des airs mornes & languissans: de sorte qu'on a de la peine à croire que l'une soit belle & que l'autre ait de l'esprit. Chacune d'elles néglige ses bonnes qualités & affecte celles de l'autre; *Célie* voudroit qu'on la crût spirituelle, & *Rusticane* voudroit passer pour une beauté.

Le pis est, que par cette affectation; les hommes perdent non seulement une

bonne qualité, mais qu'ils en contractent une mauvaise; non seulement ils deviennent incapables de ce à quoi ils étoient propres, mais ils se destinent à ce pourquoi ils n'ont aucun talent: de sorte qu'au lieu de se distinguer par un endroit, ils se rendent fort ridicules par un autre. Il en est de même à l'égard des Dames: Si *Negrille* n'eût pas cherché à donner de l'éclat à son teint, elle seroit encore prônée sous le nom de *la beauté olivâtre*; mais elle a voulu y mêler du blanc & du rouge, & on la distingue aujourd'hui par *la Dame qui sait bien peindre*. En un mot, si l'on pouvoit engager le monde à prattiquer cet avis, *suiuez la Nature*, que l'Oracle de *Delphes* prononça lorsque *Cicéron* lui demandoit à quoi il devoit se destiner, nous verrions presque tous les hommes aussi habiles dans leur vocation que cet illustre *Romain* l'étoit dans la sienne; les femmes banniroient bientôt l'impertinence & l'affectation, & l'on ne verroit plus entre nous des fats ni des caractères empruntés. Pour moi, je n'ai jamais pu regarder cette opposition à la Nature que comme la plus haute de toutes les folies, & un des crimes les plus atroces, puisqu'elle combat les ordres de la Providen-

LE SPECTATEUR. LVII. Disc. 417
ce, & qu'elle imite, pour m'exprimer avec *Cicéron*, la révolte des Géans qui faisoient la guerre au Ciel. Z.

LVII. DISCOURS.

— — abest facundis gratia dictis.

OVID. *Metam.* L. XIII. 127.

Leurs Discours sont éloquens, mais ils les prononcent sans aucune grace.

LA plupart des Ecrivains étrangers Sur l'action qui ont donné le caractère de la des Orateurs *Nation Angloise*, quelques défauts qu'ils lui attribuent, conviennent en général ^{Anglois.} que les *Anglois* sont modestes. Peut-être aussi que leur modestie est la cause que nos Orateurs ont moins d'action & qu'ils gesticulent moins que ceux des autres pays. Nos Prédicateurs sont presque immobiles sur la chaire, & ils ne veulent pas remuer un seul doigt pour donner quelque grace aux meilleurs Sermons qu'il y ait au monde. On voit les mêmes Statues parlantes au Barreau, & dans tous les lieux publics où la dispute est admise. Nous prononçons nos discours tout d'une venue, sans ces éclats de la

voix, ces mouvemens du corps, & ces nobles gestes de la main, qu'on a tant loués dans les anciens Orateurs de la Grèce & de Rome. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de sang-froid, & conserver notre calme dans un discours qui roule sur ce que nous avons de plus cher au monde. Quoique notre zèle nous excite à employer les plus belles figures de la Rhétorique, il est incapable de remuer aucun de nos membres. J'ai souvent ouï dire à ceux qui ont vû l'Italie, qu'un Anglois qui n'a pas voyagé ne sauroit admirer toutes les beautés des Pièces Italiennes, parce que diverses attitudes qu'on y voit représentées sont particulières à cette Nation. Celui qui n'a pas vû un Italien en chaire, ne découvrira jamais la noblesse du geste que Raphaël donne à S. Paul dans un Tableau, où il représente au milieu d'une assemblée de Philosophes Payens à Athènes, auxquels il annonce l'Evangile, avec les deux bras levés en haut, & qu'il semble foudroyer par les traits de son éloquence.

Il est certain qu'un Orateur public ne sauroit trop étudier les gestes & les tons de voix propres aux sujets qu'il manie. Les uns & les autres sont une espèce de

Commentaire sur tout ce qu'il dit, & ils font plus d'impression sur le gros de ses Auditeurs que les argumens les plus solides. Ils les tiennent éveillés; ils fixent leur attention, & leur insinuent que l'Orateur lui-même est pénétré des vérités qu'il leur annonce avec tant de zèle. L'impétuosité du geste & de la voix émeut les ignorans, & les remplit d'une sainte horreur, ou de ce qui en approche. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des femmes gémir & trembler à la vûe d'un Ministre qui éclate & qui s'agit beaucoup, quoiqu'elles ne puissent pas l'entendre. D'un autre côté, il n'arrive que trop souvent que les Auditeurs s'endorment à l'ouïe de nos Sermons les plus solides & les plus travaillés; au lieu qu'ils seroient embrasés & ravis, pour ainsi dire, en extase par les contorsions & les hurlemens d'un Enthousiaste.

Si le galimatias, accompagné de ces agitations du corps & de ces éclats de la voix, a une si grande influence sur l'esprit des hommes, que ne devoit-on pas attendre de ces admirables Sermons qui sont publiés en notre langue, s'ils étoient prononcés avec une ferueur convenable, & tous les agrémens de la voix & du geste.

L'Histoire nous dit que l'Orateur *Romain* s'altéra beaucoup la santé par l'action & la véhémence avec laquelle il déclamoit. (e) L'Orateur *Grec* étoit si fameux à cet égard, qu'un de ses Antagonistes, qu'il avoit fait chasser d'*Athènes*, à la lecture de cette oraison qui avoit obtenu son bannissement, & à la vûe de l'admiration qu'elle caufoit à ses amis, ne put s'empêcher de leur dire que s'ils étoient si émus à l'ouïe de cette simple lecture, ils auroient été bien plus alarmés, s'ils l'avoient entendu tonner lui-même, & joindre l'action au torrent de son éloquence.

Si l'on compare un Orateur *Anglois* avec ces deux grands hommes, quelle triste figure ne fait-il pas au Barreau, lorsqu'on l'y voit, d'un air grave & insipide, passer la main sur les côtés d'une longue perruque, qui lui va jusqu'à la ceinture ? Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ridicule que les gestes d'un Orateur *Anglois*. Quelques-uns embarrassés de leurs mains, les fourrent dans leurs poches aussi avant qu'ils peuvent ; d'autres regardent avec beaucoup d'attention un morceau de papier sur lequel il n'y a pas un seul mot écrit. Vous voyez plus

(e) *Demosthene.*

d'un habile Rhétoricien tenir son chapeau à la main, le tourner de tous côtés, le retrousser de différentes manières, en examiner tantôt la coëffe & tantôt le bouton, pendant qu'il récite sa harangue. Un sourd croiroit, à le voir, qu'il marchande un castor, quoiqu'il raisonne peut-être sur les intérêts les plus essentiels de la Nation *Britannique*. Il me souvient que dans ma jeunesse, lorsque je fréquentois la salle de *Westminster*, il y avoit un fameux Avocat qui ne plaidoit jamais sans avoir un bout de ficelle à la main, qu'il dévidoit autour du pouce, ou de quelque autre de ses doigts, tout le tems que son Plaidoyer duroit : les Goguenards disoient à cette occasion que c'étoit le fil de son Discours, parce qu'il ne pouvoit lâcher un mot, si ce morceau de ficelle venoit à lui manquer. Une de ses Parties, plus badine que sensée, s'avisa un jour de lui escamoter sa ficelle au milieu de son Plaidoyer ; mais il auroit mieux fait de n'y pas toucher, puisque ce badinage lui fit perdre sa Cause.

Je me suis toujours reconnu pour un vrai Taciturne ; ainsi l'on peut bien me soupçonner de n'être pas fort propre à donner des règles sur l'Art Oratoire : malgré tout cela, je me flatte qu'on tom-

bera d'accord avec moi, que nous devrions bannir absolument tous les gestes, ce qui me paroît plus conforme au génie de notre Nation, ou n'employer du moins que ceux qui sont agréables & naturels.

O.

 LVIII. DISCOURS.

Decet affectus, animi neque se nimium erigere, nec subjacere serviliter.

Cic. de Finibus, &c.

Il ne faut pas donner trop de liberté aux passions, ni les tenir trop dans l'esclavage.

M. le SPECTATEUR,

L'étude de la Nature humaine & de ses passions est préférable à toute autre.

J'ai toujours fort aimé vos Spéculations, tant à cause de la variété des Sujets, que pour la manière dont vous les traitez. J'ai toujours cru que la Nature humaine étoit l'objet le plus utile que la Raison humaine pût envisager, & que l'Esprit humain ne sauroit mieux s'occuper qu'à se rendre cette contemplation agréable. Peut-être deviendrions-nous plus habiles, si nous cultivions quelque autre partie de la Philosophie : mais celle-ci se propose le même but, & nous rend a

» tout cela meilleurs. De-là vient que
 » l'Oracle nomma *Socrate* le plus sage
 » de tous les hommes, parce qu'il choi-
 » sit habilement la Nature humaine pour
 » l'objet de ses réflexions; étude, qu'on
 » doit préférer d'autant plutôt à toutes
 » les autres, qu'il nous importe plus de
 » savoir ce qui est juste ou injuste, que
 » de fixer la distance des Planètes, & de
 » supputer le tems qu'elles employent à
 » faire leurs révolutions.

» Un bon effet, que cette recherche
 » produira d'abord, est que nous ne se-
 » rons plus surpris de certaines actions,
 » dont la plupart des hommes ne peu-
 » vent rendre compte. Puisqu'il n'y a
 » rien dans le monde qui n'ait une cause,
 » si nous observons de près la Nature &
 » le train des passions, nous développe-
 » rons chaque action qui en résulte, &
 » nous la suivrons d'un bout à l'autre.
 » Les démarches de *Catiline* ou de *Tibère*
 » n'auront plus rien qui nous surprenne,
 » lorsque nous saurons que l'un étoit
 » animé d'une cruelle jalousie, & l'autre
 » d'une furieuse ambition. Du moins il
 » est aussi naturel aux hommes d'agir
 » suivant leurs passions, qu'à la chaleur
 » d'accompagner le feu, ou qu'à tout au-
 » tre effet de naître de sa cause. La rai-

» son doit servir à régler nos passions,
 » mais elles seront toujours les principes
 » de nos actions.

» La grande variété qui paroît dans les
 » actions les plus bizarres & les plus
 » étranges des hommes, est une preuve
 » manifeste qu'elles ne viennent pas im-
 » médiatement de la raison; puisque des
 » eaux si troubles & si bourbeuses ne sau-
 » roient découler d'une source si pure.
 » Il faut de toute nécessité qu'elles vien-
 » nent des passions, qui sont à l'égard de
 » l'esprit ce que les vents sont pour un
 » gros vaisseau; ils peuvent seuls le faire
 » voguer, & devenir aussi la cause de sa
 » perte; si leur souffle est doux & favora-
 » ble, ils le conduisent heureusement au
 » port; mais s'il est orageux & contrai-
 » re, ils le renversent & le coulent à
 » fond. Tout de même les passions peu-
 » vent être utiles ou dangereuses à l'es-
 » prit. Il faut donc que la raison lui serve
 » de Pilote, qui ne manquera jamais de
 » le bien gouverner, pourvu qu'elle n'a-
 » busé pas de ses lumières. Les passions
 » lui doivent être assujetties, & leur vio-
 » lence ne sera jamais reçue comme une
 » excuse légitime, lorsqu'on s'y laisse
 » entraîner; tout homme qui souffre
 » qu'elles prennent le dessus, renonce à
 » la liberté de son ame.

» Il semble que la Nature ait formé
 » de tous les êtres une espèce de chaîne,
 » & que l'homme, placé entre les Anges
 » & les bêtes brutes, en soit le chaînon
 » du milieu: il tient ainsi de la chair &
 » de l'esprit; ce qui l'expose à une guer-
 » re continuelle avec les passions; &
 » suivant qu'il se tourne vers sa partie
 » angélique ou animale, il est réputé
 » bon ou méchant, sage ou vicieux; si
 » la charité, la compassion & le bon
 » naturel prévalent en lui, ces qualités
 » l'approchent de la nature des Anges;
 » si la haine, la cruauté & l'envie le do-
 » minent, ces défauts le réduisent au
 » rang des bêtes brutes. De-là vient que
 » certains Philosophes de l'Antiquité,
 » s'imaginoient que les hommes, après
 » leur mort, seroient transformés en
 » Anges ou en bêtes, selon qu'ils au-
 » roient imité les uns ou les autres du-
 » rant cette vie. Quel plaisir n'y auroit-
 » il pas alors à considérer les différentes
 » métamorphoses qui arriveroient aux
 » tyrans, aux avarés, aux orgueilleux &
 » aux esprits malins?

» En conséquence de cette origine,
 » toutes les passions se trouvent dans
 » tous les hommes; mais elles n'écla-
 » tent pas également en tous; le tem-

» pérablement, l'éducation, la coutume,
 » la raison, & les autres causes de cette
 » nature en peuvent augmenter ou dimi-
 » nuer la force, quoique les semences
 » en restent toujours, & qu'elles soient
 » toujours en état de produire leurs
 » fruits, pour peu qu'on les encourage.
 » J'ai ouï dire d'un très-honnête hom-
 » me, qui avoit de la piété, qu'ayant
 » été nourri avec du lait de chèvre, il
 » étoit fort modeste en public par le soin
 » qu'il prenoit de veiller sur ses actions;
 » mais qu'en particulier il employoit
 » souvent une heure à gambader & à
 » faire des cabrioles. Je ne doute pas
 » même, que si l'on pouvoit examiner
 » en secret les Philosophes les plus rigi-
 » des, on ne les vît exposés à la tyran-
 » nie, de ces passions qu'ils cachent,
 » avec tant d'art, aux yeux du Public.
 » *Machiavel* observe que chaque Etat
 » doit être toujours en garde contre ses
 » voisins, afin qu'il ne soit jamais pris
 » au dépourvû dans un cas extraordi-
 » naire: de même la raison doit toujours
 » se tenir en garde contre les passions,
 » & ne souffrir jamais qu'elles ayent au-
 » cun dessein qui puisse tourner à son
 » préjudice; quoique d'un autre côté
 » elle doit être fort soigneuse de ne pas

» les affoiblir jusqu'à les rendre inutiles,
 » & à se dépouiller ainsi de leurs secours.
 » L'Entendement est d'une si grande
 » lenteur quand il faut agir, qu'il a be-
 » soin d'être mis en mouvement par le
 » doux souffle des passions, qui le peu-
 » vent empêcher de se corrompre; du
 » moins elles sont aussi nécessaires au
 » bon état de l'ame, que la circulation
 » des esprits animaux le peut être à la
 » santé du corps; elles lui donnent de la
 » force & de la vigueur; & sans elles,
 » il lui seroit impossible de s'acquitter
 » de ses fonctions: elles naissent & meu-
 » rent avec nous; dans les uns, elles sont
 » douces, modestes & retenues; dans les
 » autres, elles sont violentes, farouches
 » & déréglées; mais il est toujours au
 » pouvoir de la raison de les gouverner.
 » On peut remarquer en général qu'il
 » y a une proportion assez exacte entre
 » la force de la raison & celle des pas-
 » sions: les grands génies ont d'ordinaire
 » les passions violentes, au-lieu que les
 » petits esprits les ont foibles; & il est
 » bien juste que la fougue des coursiers
 » ne surmonte pas la force du conduc-
 » teur. Les jeunes gens, dont les passions
 » ne sont pas un peu vives, ne donnent
 » pas grande espérance de leur avance-

» ment; le feu de la jeunesse s'éteint à la
 » longue, & c'est un défaut, si même
 » c'en est un, qui diminue tous les jours;
 » ainsi à moins qu'un homme n'ait du feu
 » dans sa jeunesse, à peine lui reste-t-il
 » quelque chaleur dans un âge avancé.
 » Il faut donc bien prendre garde à ne
 » pas anéantir les passions, lorsqu'on
 » cherche à les régler; puisqu'elles sont
 » la lumière de l'ame, & qu'un homme
 » qui n'en a point du tout, ou qui s'y
 » laisse entraîner, est toujours également
 » aveugle. La trop rude sévérité qu'on
 » exerce dans la plupart de nos Ecoles a
 » ce malheureux effet, qu'elle gâte le
 » ressort de l'esprit, & qu'elle ruine à
 » coup sûr plus de bons génies, qu'elle
 » n'en peut mettre en état de se pousser.
 » C'est sans doute une lourde bévûe de
 » s'imaginer qu'on doit éteindre les pas-
 » sions & les retenir dans l'esclavage;
 » tout au contraire, on doit non seule-
 » ment supporter quelquefois de petites
 » irrégularités, mais aussi les cultiver,
 » puisqu'elles sont presque toujours ac-
 » compagnées des plus beaux talens.
 » Tous les grands génies ont quelques
 » défauts mêlés avec leurs vertus, &
 » ressemblent au Buisson ardent que
 » Moïse vit, où la flâme laissoit les
 » épines.

» Puis donc que les passions sont les
 » principes des actions humaines, nous
 » devons les ménager d'une telle ma-
 » nière qu'elles conservent leur vigueur,
 » & qu'elles soient avec tout cela fort
 » soumises; nous devons plutôt les gou-
 » verner comme des sujets libres que
 » comme des esclaves, de peur qu'au-
 » lieu de les rendre obéissantes, elles ne
 » deviennent incapables d'exécuter les
 » grands desseins auxquels Dieu les a
 » destinés. J'avoue même de bonne foi,
 » que je n'ai pû jamais avoir aucune
 » estime pour cette Secte de Philosophes
 » qui vouloient que leur Sage tendît à
 » une indifférence absolue, & qu'il n'eût
 » aucune passion; du moins il me semble
 » que c'est une chose contradictoire de
 » vouloir qu'un homme se dépouille de
 » l'humanité, pour acquérir le calme de
 » l'esprit, & qu'il déracine jusques aux
 » principes de ses actions, parce qu'ils
 » peuvent produire de mauvais effets.
 » Je suis, &c.

Z.

T. B.

